



## Culture

# Cinq objets rois pour la Biennale

## Avant-première

Ce prestigieux salon d'antiquités, qui accueille aussi l'art moderne, ouvrira ses portes à Paris le 11 septembre. Présentation avant l'heure d'un florilège d'œuvres.



Une année sur deux, le grand événement artistique de la rentrée parisienne est la Biennale des antiquaires, cet extraordinaire musée éphémère reconnu dans le monde entier comme le plus glamour de tous les salons d'art. Créé en 1956, n'avait-il pas été conçu par

Pierre Vandermeersch comme un temple de l'élégance, du prestige et de la fête, une manifestation où la beauté des objets rivaliserait avec celle des femmes qui en arpenteraient les allées ?

À quelques jours de son ouverture, techniciens et décorateurs s'affairent encore pour créer la féerie à laquelle les galeristes, eux, se préparent depuis des mois. Près de 2 000 personnes ont travaillé sur les quelque 14 000 mètres carrés qu'offre au total le Grand Palais (4 000 mètres carrés de stands, 2 000 mètres cubes de plantes, 25 kilomètres de câbles électriques...), donnant corps, heure après heure, au projet de Jacques

Grange : y réinterpréter les jardins du château de Versailles et de Trianon. Topiaire, allées et parterres végétaux seront donc au rendez-vous de cette 27<sup>e</sup> édition dont les œuvres exposées affichent déjà certaines tendances : peu de haute époque, de l'art classique, une poussée des arts premiers et une forte présence de l'art moderne qui n'est pas sans provoquer certains grincements de dents dans la profession.

La Biennale accueillera cette année 87 exposants (dont 16 joailliers) contre 125 en 2012, chiffre qui n'est pas sans rappeler le malaise dont souffre actuellement la manifestation. Souvent critiqué pour le prix excessif de location de ses stands (1 000 à 1 600 euros le mètre carré contre 330 à la foire de Maastricht), ce salon d'exception gagnerait sans doute à bénéficier d'un vrai comité d'experts, c'est-à-dire ne comprenant aucun exposant.

Au début de l'été, le président du Syndicat national des antiquaires, organisateur de la Biennale, Christian Deydier, a été révoqué. Remplacé à la hâte par Jean-Gabriel Peyre, président par intérim, et par Hervé Aaron à la présidence de la commission d'organisation du salon, ce spécialiste d'art chinois s'est vu reprocher une gestion trop individualiste et une affectation du budget hasardeuse. Il s'était pourtant fait le promoteur d'une Biennale des antiquaires en mai, à Shanghai, opération sur le point d'aboutir ; la Tefaf, elle, ayant échoué dans la même démarche. Ces événements entameront-ils le succès du salon ? Les nuages passent, l'art demeure... En attendant, cinq objets ont attiré notre attention par leur beauté ou leur singularité. Ils nous content leur histoire.

1. "La Pomme de Ben", de Claude et François-Xavier Lalanne, bronze, 2007, fonte Bocquel, numérotée 2 sur 8. Galerie Xavier Eeckhout (250 000 euros)

« Je ne présente que très rarement des œuvres d'après 1950. Si j'ai choisi la Pomme de Ben, c'est parce que j'aime particulièrement cette sculpture pour sa modernité et son mystère », confie Xavier Eeckhout, ancien marchand des puces aujourd'hui spécialiste expert de la sculpture animalière des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, en particulier celle

GALERIE XAVIER EECKHOUT





des années 1930. De fait, cette œuvre, de plus de un mètre de haut, est plutôt singulière par son sujet. Elle émeut aussi, réalisée à quatre mains par ce couple d'artistes un an avant la mort de François-Xavier. De ce dernier, qui affectionnait les meubles aux formes animales (un secrétaire rhinocéros, un coffre-fort gorille...), *la Pomme de Ben* a le caractère lisse, ludique et monumental. De Claude, l'appartenance au monde végétal et l'esprit surréaliste, proche de Magritte qui affectionnait le fruit du péché dans ses peintures... Et si ceci n'était pas une pomme ?

### 2. "Spider II", de Louise Bourgeois, bronze, 1995, édité à six exemplaires. Galerie Gradiva

Thomas Bompard jouerait-il les poils à gratter à la Biennale ? L'accrochage de sa nouvelle galerie du quai Voltaire mêlait, en un éclectisme audacieux, œuvres modernes, œuvres actuelles et livres anciens.

Cette fois, c'est son "araignée", superbe bête de 2 mètres de haut qui, par son inquiétante contemporanéité, nargue la foule et les trésors antiques. Chez Louise Bourgeois, pourtant, elle est le symbole récurrent et bienfaisant de la mère (elle perdit la sienne à 21 ans), ce qui n'empêchera pas certains d'y voir plutôt une métaphore de la femme dévoreuse des amants piégés dans sa toile. « *Ces immenses présences, qui incarnent aussi des peurs enfantines et inconscientes, donnent à l'œuvre d'art un rôle cathartique : rejouer les peurs pour les exorciser et transformer l'angoisse ancienne en plaisir esthétique...* », précise Thomas Bompard.

### 3. "Achille donnant à Nestor le prix de la sagesse", de Raymond Quinsac Monvoisin, 1820. Galerie Didier Aaron & Cie (environ 270 000 euros)

Pour ce tableau, l'artiste, aventurier relativement peu connu dans notre pays, reçut le second prix de



Rome en 1820. Pourtant, en 1830, le musée de l'Histoire de France au château de Versailles lui passa une grande commande qu'il n'honora que quelques années plus tard. Et pour cause... En mai 1842, Raymond Quinsac Monvoisin, appelé par le gouvernement du Chili pour y fonder une académie de peinture, sculpture et architecture, s'embarqua pour l'Amérique du Sud, emportant avec lui dix-huit de ses meilleures toiles roulées et protégées. Il resta presque quatorze ans outre-Atlantique où il fonda diverses écoles de peinture, notamment au Pérou et au Brésil.

Au Chili, « *mon voisin Raymond* », comme l'appelait l'artiste et homme politique Pérez Rosales, est considéré comme le maître incontesté de tous les peintres, une sorte d'Horace Vernet national dont la production aussi abondante qu'inclassable varie du genre troubadour à l'orientalisme en passant par le paysage, les scènes de naufrage ou les visions épiques. Aujourd'hui, ses tableaux y remplissent les musées comme les demeures patriciennes.



### 4. Commode en vernis Martin "façon du Japon" à fond bleu, de Jacques Dubois, 1745-1749. Galerie Steinitz (1 800 000 euros)

Cette exceptionnelle commode dans sa couleur d'origine a été l'un des chefs-d'œuvre de l'exposition sur la laque française présentée il y a quelques mois à Paris, au musée des Arts décoratifs. Son décor inspiré des laques du



Japon rappelle la célèbre commode livrée pour la reine Marie Leszczyńska au château de Fontainebleau. Plus encore, le secrétaire en pente de la marquise de Pompadour, qui arbore la même couleur bleue, une des grandes spécificités (avec le jaune, le vert, le blanc et l'or) de la laque française, en remplacement des traditionnels fonds noirs et rouges.

Vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, en effet, les laques japonais ou chinois étant devenus trop coûteux ou de médiocre qualité, les Européens s'approprièrent la technique avec, comme champions, les quatre frères Martin installés au faubourg Saint-Antoine. À grand renfort de recettes secrètes, ils l'employèrent sur tous types d'objets, de la bobine de fil au clavecin ou à la berline. Leur nom est resté attaché à ce fameux vernis dont la composition, peut-être à base de copal, a fait couler beaucoup d'encre.

### 5. Coupe kuba, République démocratique du Congo, bois, fin XIX<sup>e</sup> siècle. Galerie Didier Claes (40 000 euros)

Cette coupe à vin de palme est une pièce remarquable parmi la foisonnante production kuba d'objets personnels de prestige. Félix Fénéon, son ancien propriétaire, ne s'y trompa pas. Ce marchand d'art moderne, qui fut aussi critique et directeur de revue, possédait une des plus prestigieuses collections d'art africain de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, avec des pièces du Congo belge, ce qui peut paraître étonnant. Mais ce Parisien qui, en son temps, fut parmi les seuls à reconnaître le talent de Rimbaud ou des impressionnistes, n'allait-il pas souvent à Bruxelles pour ses activités éditoriales et rencontrer les artistes d'avant-garde ?

D'une esthétique fine et sobre, ce type d'objet, comme les raphias tissés (les "velours du Kasai") ou les boîtes à poudre de Ngula, était réservé à l'usage des chefs ou des notables dont il illustrait l'importance. Sculptées par des hommes, les coupes à vin de palme étaient ensuite confiées à des femmes qui en peaufinaient l'aspect par une patine d'huile de palme et de poudre rouge. ● Valérie Collet

**Biennale des antiquaires  
et de la haute joaillerie, Grand Palais,  
Paris VIII<sup>e</sup>, du 11 au 21 septembre.**